CIORAN- MICHAUX : PARADOXALE INTEGRATION

Florica COURRIOL
Université de Lyon

À Jean-Pierre MARTIN

Résumé*: Parmi les rares écrivains dont Cioran a bien consenti de parler se comptent Beckett et Henri Michaux, deux auteurs que l'on peut aisément classer dans la même famille spirituelle dont fait partie le Roumain, cercle fermé à coordonnées paradoxales. Au poète belge le rattache plus d'une particularité et cette hypothèse nous a été confirmée à la lecture de la remarquable biographie que J-P. Martin a réalisée sur Michaux. Il nous a paru alors que le désir de Cioran de s'intégrer à la langue française était du même ordre premier que le désir manifesté par Henri Michaux de devenir écrivain français. Ce dernier n'avait pas besoin d'intégrer une langue, tout au moins celui d'intégrer une culture. Pour Cioran - réaliser le discours de sa pensée dans la langue de Saint-Simon équivalait de facto à une incorporation à cette même culture. Désir d'intégration culturel pour deux consciences désintégrantes à plusieurs niveaux – ainsi apparaissent à nos yeux ces deux géants francophones- qualifiés avec un « barbarisme » volontairement provoquant ; ce n'est pourtant pas pour le goût excessif du paradoxe que nous l'avons prix. Il s'imposait tout naturellement devant l'aspect dé-constructeur (au sens de rupture d'avec un sens fédérateur) que présentent leurs créations et leurs biographies.*

Mots-clés *: biographie, intégration culturelle, paradoxe*

Quelques prémisses méthodologiques

Parler d'auteurs aussi surprenants que nos deux « sujets » n'est pas sans risque, et pour éviter de se fourvoyer il nous faut mettre quelques jalons, circonscrire les termes-clé de notre intervention. Le paradoxe est un fait, un état de choses, une idée contraire à l'opinion commune, qui peut par conséquent surprendre, mais que l'on accepte comme telle. *L'intégration*, terme dont on fait grand cas ces derniers temps, doit être compris comme le tenant du verbe « intégrer », pris dans son sens du français courant « faire entrer dans un ensemble en tant que partie intégrante » (Petit Robert) et *l'intégrant* serait l'adjectif que l'on applique aux parties « qui contribuent à l'intégrité d'un tout sans en constituer l'essence » (selon le même dictionnaire). Il faudrait ajouter l'emploi argotique (l'argot scolaire) du verbe : « être reçu dans une grande Ecole » (généralement utilisé à propos et par les normaliens) comme verbe intransitif. Ces précautions prises, il nous faudra proposer des pistes, montrer la légitimité de notre rapprochement. Le premier à nous fournir des arguments en ce sens c'est Cioran–même, dans le portrait qu'il a esquissé de Michaux. Et qui pourrait servir d'un portrait envoyé en reflet ou d'un autoportrait en miroir :

> « Michaux m'emmenait assez régulièrement au Grand Palais où l'on donnait toutes sortes de films à caractère scientifique, certains curieux, d'autres techniques, impénétrables. Pour dire la vérité, ce qui m'intriguait c'était moins les projections que l'intérêt qu'il y prenait. Comment, ne cessais-je de me

BDD-A5552 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:33 UTC)

> demander, un esprit aussi véhément, tourné vers soi-même, en perpétuelle ferveur et frénésie, arrivait-il à s'enticher de démonstrations si minutieuses, si scandaleusement impersonnelles ? Ce n'est que plus tard (…) que je compris à quel excès d'objectivité et de rigueur il pouvait atteindre » (in *Œuvres*, ***Exercices d'admiration***, p.1596, éd. Gallimard, 1995).

Plus récemment, les récits rendant compte de la croisée de ces deux destinés se sont multipliés par les témoignages d'un Alain Bosquet (dans *La mémoire ou l'oubli*) ou par la biographie que J-P. Martin a consacré à Michaux, ouvrage incontournable et qui nous servira souvent d'appui dans notre présente démonstration.

Les existences mêmes de ces deux hommes, se recoupent et se ressemblent sur de nombreux points, suivant une trajectoire dont l'évolution a été influencée plus par la volonté des deux hommes que par les aléas de la vie.

Henri Michaux - *le « né-fatigué »* et Emil Cioran - *le mélancolique chronique* qui deviendront peut-être créateurs tout simplement d'un inconvénient …d'être nés. Né fatigué et mélancolique chronique – traits personnels reconnus par leurs propres…porteurs, facettes semblables, formulées en *négatif* de ces deux personnalités hors du commun. Tous deux sont des exilés volontaires fuyant la « province » pour la capitale de l'Europe qui est encore, en ce temps-là Paris.

On se les figure aisément, jeunes et fiévreux, montés dans un train imaginaire, à usage unique, les emmenant de leur pays d'origine vers le lieu magique de la Littérature, accomplissant ainsi leurs *Voyages d'expatriation* (titre d'un recueil de Michaux). Cioran parti de son Sibiu natal vers la France, Michaux n'ayant plus de cesse de fuir la Belgique, de gagner Paris. Le pouvoir d'attraction qu'exerce Paris sur les intellectuels européens d'entre les deux guerres est immense. « On sait bien que les artistes étrangers du monde entier » –dit l'exégète de Michaux en élargissant l'aire des soupirants ou aspirants à la capitale française- « avides de dévorer les mythes de la modernité en marche, ont les yeux tournés vers Paris, qu'ils désirent, habitent ou traversent dans une noria incessante. On mesure, comme les écrivains américains à Paris, la vérité de cette phrase de Gertrude Stein : *Le XX-e siècle se trouvait là où était Paris* ». J-P. Martin : *HM*, p105). Mais il y a une différence dans la ressemblance : Michaux se dit un « exilé » alors que Cioran se considère un « expatrié » !

> *Un jour, à vingt ans lui vint une brusque illumination. Il se rendit compte, enfin, de son anti-vie, et qu'il fallait essayer l'autre bout. Aller trouver la terre à domicile et prendre son départ du modeste. » (Plume, O. C.,I, p.612).*

C'est le premier grand départ (sur mer) de Michaux, avant d'entreprendre le départ définitif, vers la France. Son biographe y voit une expérience personnelle décisive, le commencement de la mise à distance de la Belgique, la révolte contre la « prédestination » : « Le désir de la partance et de l'exil, le tropisme de la traversée ne le quitterons jamais plus. Ses mille hôtels seront autant de ports. Il continuera à brûler derrière lui ses vaisseaux, à se

BDD-A5552 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:33 UTC)

rêver océaniquement, dans l'imaginaire d'un espace à la fois intérieur et *incirconscrit.* » (HM, p. 72).

Michaux a véritablement quitté son pays d'origine en 1923 lorsqu'il choisit de faire sa vie à Paris. Une fois à Paris, il change d'hôtel comme de chemise, ne laisse pas d'adresse et ne la communique qu'à des gens de confiance, comme s'il voulait faire effacer toute trace de son passage et brouiller les pistes tel un fuyant. En ces temps-là ce mode d'existence était presque une mode de vie artistique, voire Cendrars ou Simenon et plus tard Simon de Beauvoir et Sartre, Miller ou Nabokov. Mais pour Michaux (comme peut-être pour notre Cioran) « ce fut aussi un choix :peu d'attaches, peu de contraintes matérielles, rien que des malles. Ce fut une attitude esthétique et existentielle », nous dit son biographe. Rester à l'hôtel équivaut à rester dans sa « condition de l'émigré perpétuel. La chambre était le lieu passager d'un exil intérieur » (*HM*, p.133). Lorsqu'il arrive dans la capitale française il a 25 ans ; Cioran, lui, un an de plus. Nous avancerions l'idée que, pour tous les deux, le goût du nomadisme fait écho à un désir d'effacer les traces derrière eux ; le transitoire prend sens, comme le suggère l'analyste de Michaux « par rapport à un désir obsessionnel de brûler le passé, de donner forme clandestine à l'existence ». Venu en France, comme boursier de l'Institut français de Bucarest, en 1937 pour faire une thèse de doctorat, Cioran s'inscrit à la Sorbonne, mais deux ans plus tard il ne connaît encore aucun de ses profs car il au lieu de suivre les cours, il a préféré faire du vélo à travers le pays, ce qui est aussi une forme de nomadisme, agréable certes, mais nomadisme quand même. Il se complaira d'ailleurs dans cette vie d'éternel étudiant jusque vers la quarantaine, d'après ses propres aveux. La bicyclette fut-elle une manière de s'intégrer au pays ? Peut-être, si on se fie à cette déclaration d'un haut fonctionnaire de l'état français : «Il [Cioran Emil] m'a menti et n'a même pas entamé la rédaction de sa thèse, mais il est en revanche le seul de nos boursiers à connaître la France de fond en comble, ce qui, après tout, vaut beaucoup mieux qu'un doctorat » propos de l'intéressé cités par Gabriel Liiceanu, dans les *Entretiens* (p.44).

L'intégration prend de sens par la connaissance profonde de l'ensemble, de l'entité dont fera partie l'intégrant, connaissance du pays mais aussi de la langue que Cioran a intégrée au point d'y faire une seconde naissance. Comme il l'a raconté à plusieurs reprises, un jour, près de Dieppe, voulant traduire Mallarmé en roumain « d'un coup, j'ai prix connaissance que cette affaire-là n'avait aucun sens, que plus jamais je ne retournerais en Roumanie, que le roumain ne me servirait plus à rien…En une heure ça a été fini. Ce fut une réaction violente. J'ai rompu tout d'un coup avec tout : avec ma langue, avec mon passé, avec tout. » C'est un des derniers témoignages concernant sa rupture d'avec la langue maternelle et l'entrée dans le français, confession qu'il fait à l'âge de 79 ans, pendant les Entretiens qu'il a eu avec Liiceanu, en 1990 dans la mansarde de la rue de l'Odéon. Plusieurs de ses idées avaient été déjà consignées dans ses Cahiers que les éditions Gallimard n'ont rendus publiques qu'en 1997. Ainsi les raisons du choix de la langue française, le rôle thérapeutique qu'elle a eu sur Cioran –puisqu'elle lui a permis de se dominer, de maintenir son équilibre intérieur.

Le rapport à la langue française dont Cioran a rendu compte dans ses notes* est tout aussi important pour Michaux, le Belge au complexe provincial. A Paris, où il arrive en 1924, Henri Michaux est, d'après son biographe « plus provincial que le Français du

BDD-A5552 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:33 UTC)

Rouergue ou du Guéret. Même s'il *fransquillonne*, un léger accent le trahit. Pour ces Français qui se croient français, il est le cousin exotique, à la fois proche et lointain. Poète belge à Paris on se sent en *sous-france*, rejeté, peut-être, complexé. » (J-P. Martin, *HM*, p106).

Mais intégrer la langue, adopter le français, rejeter sa belgitude ou sa roumanitude, est-il un processus anodin ? « Je n'ai toutefois jamais perdu de vue que, sortant ainsi de mon tempérament, je commettais une sorte de trahison, j'ai, d'une certaine manière, cessé d'être moi-même, d'être authentique » dira Cioran (*Entretiens*, p.116). C'est la continuelle mise en question du penseur.

Ou un paradoxe de plus ! Car quoi de plus paradoxale aussi que de vouloir écrire, publier et en même temps fuir la vie publique ? Très secrets, autant Cioran que Michaux, ils sont les gardiens farouches de leur intimité, et ne se laissent aller à la confession que dans des occasions rarissimes. Se respectant réciproquement, confiants et conscients de leurs singulières attitudes envers la société, l'extériorité du créateur, ils se voyaient –autant que pouvaient se voir deux « sauvages » civilisés. Tous deux cherchent à s'éloigner du « bruit et la fureur » du monde, cultive l'anonymat. Ils ont horreur de la notoriété. Ils détestent- en égale mesure- être enrôlés, être recrutés par qui que ce soit : de H M son biographe dira qu'il « s'est choisi à l'écart », formule qui conviendrait parfaitement à Emil Cioran qui a manifesté une véritable phobie de la récupération.

La recherche des limites- volupté de l'ultime- la passion de l'exhaustif –est un autre trait marquant de ces deux créateurs que Cioran nomme comme tel dans l'esquisse de Michaux cité plus haut (in *Exercices d'admiration*). A fréquenter « le belge de Paris », Cioran finit par comprendre et par admirer la recherche des limites qu'entreprit Michaux avec lequel il partagent au moins trois préférences : Angèle de Foligno, la Brinvilliers et Saint-Simon.

> Je pose en fait que, s'il n'avait pas été un [mystique] lui-même, jamais il ne se serait lancé avec tant d'acharnement et de méthode à la poursuite d'états extrêmes. Extrêmes, en *deçà de l'absolu*. (…) Les mystiques n'aspirent pas à s'affaler en Dieu, mais à le dépasser, entraînés qu'ils sont par on ne sait quoi de lointain, par une volupté de l'ultime, qu'on rencontre chez tous ceux que la transe a visités et submergés. Michaux rejoint les mystiques par ses « rafales intérieures », par sa volonté de s'attaquer à l'inconcevable, de le forcer, de le faire éclater, d'aller au-delà, sans jamais s'arrêter, sans reculer devant aucun péril.(Œuvre, p.1599).

A lire ces « exercices d'admirations » d'Emil Cioran on a l'impression qu'il y fait son autoportrait, que l'on est invité à une sorte de lecture de soi en miroir : « Toute violence intérieure est contagieuse ; la sienne plus que toute autre »- dit encore le penseur roumain à propos de Michaux qu'il aime fréquenter parce que « on ne sort jamais démoralisé d'un entretien avec lui » ; mais « cette intimité à distance n'est possible qu'avec un obsédé capable d'impartialité, un introverti ouvert à tout et disposé à parler de tout (même de l'actualité). (…) Avoir une perception si exacte du monde extérieur et être, en même temps,

BDD-A5552 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:33 UTC)

parvenu à appréhender du dedans le délire, à en parcourir les formes multiples, à se les approprier pour ainsi dire, cette anomalie, si captivante, si enviable, on peut l'accepter comme telle sans tenter de la comprendre » (Œuvres, 1598).

Dans une lettre à son ami Hellens, datant du 11 décembre 1922 (in *Sitôt lu*, p.39), Michaux déclarait avec l'énergie et la frénésie du jeune âge qu'il voulait écrire de manière percutante, remodeler en quelque sorte la notion de littérature, vu que : « Je ne sais rien faire à demi, je ne sais pas accepter les idées des autres sur quoi que ce soit. (…) Je l'ai dit à Périer, un jour : Je suis un imbécile. Je ne comprends rien de ce que disent les gens, les auteurs. Il faut que je refuse tout dans la tête. C'est pénible mais c'est peut-être cela l'invention et l'originalité ». Aveu qui rejoint la pensée et le credo cioranesque.

L'écriture -l'acte salubre, de libération. Cioran le laisse comprendre ou l'avoue parfois le plus humblement possible, comme dans cette courte préface aux *Cimes du désespoir*- livre dont l'écriture lui a permis de surmonter des moments de « suprême désarrois », des nuits marquées par l'insomnie, cette *lucidité vertigineuse* qui :

> *« … convertirait le paradis en un lieu de torture. Tout est préférable à cet éveil permanent, à cette absence criminelle de l'oubli. Les heures de veille sont au fond un interminable rejet de la pensée par la pensée, c'est la conscience exaspérée par elle-même, une déclaration de guerre, un ultimatum infernal de l'esprit à lui-même.(…) Voilà dans quel état j'ai conçu ce livre qui a été pour moi une sorte* ***de libération***, ***d'explosion salutaire****. (Œuvres, p.17).*

L'écriture- moyen de vous rendre à la vie, d'intégrer le supportable, de pouvoir encore goûter la compagne d'un autre solitaire avec lequel vous partagez des goûts communs et dans lequel vous sentez une entité…sans qu'elle en soit l'essence. Ou pas l'unique essence ! « Il est admirable- dit encore Cioran de Michaux - qu'un homme si fait pour se briser ait accumulé les années en conservant sa vivacité. « Je promène le vieux…son maudit corps qui flanche (…) Toujours cet intervalle entre la sensation et la conscience, toujours cette supériorité sur ce qu'il est et sur ce qu'il sait. Ainsi a-t-il réussi dans ses affolements métaphysiques, dans ses affolements tout court, à rester, par hantise de la connaissance, extérieur à soi ». Intériorité/extériorité, le dehors et le dedans, vacillement organique qui renvoie non seulement l'image de l'admiré mais aussi de l'admirant unis par l'amour des mêmes valeurs, par la conscience des mêmes limites : « Michaux rejoint les mystiques par ses « rafales intérieures » par sa volonté de s'attaquer à l'inconcevable, de le forcer, de le faire éclater, d'aller au-delà, sans jamais s'arrêter, sans reculer devant aucun péril. N'ayant ni la chance ni la malchance de s'encrer dans l'absolu, il se crée des gouffres, il en suscite toujours de nouveaux, y plonge et les décrit. Ces gouffres ne sont que des *états*. Sans doute. Mais tout est état et rien qu'état, pour nous qui sommes voués à la psychologie depuis qu'il ne nous est plus permis de nous égarer dans le suprême. » (*Exercices d'admiration*, p1599).

Les homologies pourraient continuer. Nous n'avons qu'esquisser ici le double itinéraire de ce qui nous a semblé un fait d'intégration à une grande culture par la pensée, par la création et suggérer des pistes Il nous a semblé que la chaine intégratoire était

BDD-A5552 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:33 UTC)

complète: désir de partence, rupture avec le lieu d'origine, adhésion. Avec un correctif tout de même pas l'adhésion dans le sens commun et contemporain, en vertu duquel on exige des adhérants uniformisation et mise au niveau avec l'entité. Avec Michaux et Cioran il s'agirait plus d'une intégration de sommets, voire de « mondialisation » par ce qu'elle comporte d'universalisation laudative.

Bibliographie

BOSQUET, Alain : *La mémoire ou l'oubli*, Editions Grasset, 1990
CIORAN, Emil : *ŒUVRES*, Gallimard, 1995
CIORAN, Emil : *Cahiers (1957-1972)*, Gallimard, 1997
LIICEANU, Gabriel : Itinéraires d'une vie : E.M.Cioran suivi de « les continents de l'insomnie », entretiens avec E.M. Cioran, Editions Michalon, Paris, 1995.
MARTIN, Jean-Pierre : *Henri Michaux, Ecritures de soi, Expatriations*, Editions José Corti, 1994.
MARTIN, Jean-Pierre : *Henri Michaux*, Gallimard, Coll. Biographie NRF, Paris 2003
MICHAUX, Henri : Œuvres complètes, t.I édition de Raymond Bellour avec la collaboration d'Ysé Tran, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2001.
Sitôt lus. Lettres à Franz Hellens, 1922-1952, Editions Fayard, Paris, 1999.

BDD-A5552 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:48:33 UTC)